

Dématérialisation de l'objet livre

Charles Dionne

Numéro 239, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dionne, C. (2012). Dématérialisation de l'objet livre. *Spirale*, (239), 10–11.



Dématérialisation de l'objet livre

PAR CHARLES DIONNE

Le cyberspace et la multiplication des écrans sont bien entendu vecteurs de changement, mais pour le lecteur moyen, le débat qui voudrait opposer le livre papier à son corollaire numérique ne semble qu'un tiraillement manichéen entre les Anciens — qui veulent assurer la pérennité d'une activité essentielle du milieu littéraire : lire dans le bain — et les Nouveaux Modernes — qui prophétisent la disparition du papier, vieil objet anachronique. S'il faut aujourd'hui poser de nouveau la question du numérique, ce serait à la seule condition de faire fi du sentiment d'urgence qui l'accompagne trop souvent et peut-être surtout d'en évacuer la subjectivité populaire, celle qui confère au roman le parfum qu'il ramène avec lui de la plage.

« L'écriture numérique réinvente-t-elle l'expérience de création ? Le blogue est-il un gentil journal intime ou un espace floral d'échange, de communication et d'écho ? La nouvelle faune d'auteurs numériques propose-t-elle des textes vraiment nouveaux ? » Pour l'écrivain François Bon, une lecture baroque d'un texte des *Illuminations* de Rimbaud permet de poser la question du numérique sous l'angle de l'écriture et de nos rapports de lecteurs à l'expérience de la création. Ces questions ne s'inscrivent pas dans l'argumentaire journalistique habituel qui ressasse *ad nauseam* l'image du libraire gigotant de sa lente mort, ou celle de l'éditeur à qui d'obscur lecteurs-voleurs piratent le dernier Goncourt. François Bon interroge plutôt la littérature à travers la question de son support numérique et c'est là, sans doute, que se jouent véritablement les enjeux du changement de plateformes pour les auteurs et, corollairement, pour les lecteurs.

LE PROGRÈS ?

L'axiome à vérifier reste la pertinence qu'on peut accorder à un tel changement de plateforme. Les arguments foisonnent : le passage au *e-book* permet d'éliminer la notion de court tirage ; de faire ses achats à la maison et de commencer la lecture immédiatement ; de sauver les forêts (argument écologique) ; de rémunérer les auteurs plutôt que les imprimeurs ; de conserver en tout temps sur soi l'intégralité de notre bibliothèque ; de ne pas perdre nos livres ; de ne pas

les endommager, etc. Mais ce passage permet peut-être surtout de rendre accessibles et disponibles à jamais tous les ouvrages publiés. L'enjeu premier du numérique se trouve sans doute là : dans une plus grande démocratisation de l'accès au savoir.

LA CONSÉCRATION

La place infinie que peut occuper le livre sur une plateforme numérique soulève bien entendu la question de la qualité des ouvrages que l'on y retrouve. La notion de « valeur » littéraire étant fortement remise en cause dès qu'il est question d'édition numérique, s'impose dès lors une réflexion à son sujet. Comme nous le confiait l'auteur Mauricio Segura en entrevue, les blogueurs et auteurs qui ne s'agitent que sur la scène numérique « rêvent ouvertement ou secrètement de publier un livre avec des pages de papier qu'on tourne avec les doigts ». Cette attitude est symptomatique de l'imaginaire collectif dans lequel baigne encore l'édition numérique. Contrairement à son pendant traditionnel, la question de la consécration par les pairs et par le public se pose tout entière pour l'édition numérique. En effet, un auteur qui confie son premier roman à une maison d'édition exclusivement numérique, telle que Publie.net ou Numériklivres, n'a pas le même statut que celui dont le premier roman sera publié chez Gallimard, par exemple. Pour certains acteurs de l'édition traditionnelle, les nouveaux éditeurs numériques semblent accorder à tout un chacun le statut d'auteur. Il ne tient pourtant pas d'hier que n'importe qui puisse être auteur : année après année, les rentrées littéraires dans les librairies en font la démonstration éloquentes... Persiste toutefois le préjugé voulant qu'une maison d'édition qui publie uniquement du numérique soit moins qualifiée qu'une maison d'édition traditionnelle, comme si le travail de l'éditeur numérique — plus facile, moins coûteux, sans risque aucun — ne pouvait tout simplement pas se comparer à celui de l'éditeur papier. Par un procédé mystérieux, il semble que tout manuscrit gagne en qualité — en « valeur » littéraire — après son passage par les presses.

Dans la situation où l'éditeur numérique est aujourd'hui placé, ce dernier a pourtant tout avantage à trier soigneusement

les manuscrits qu'il reçoit afin de se constituer un fond de qualité, s'assurant ainsi la consécration nécessaire à un canon de l'édition. Le risque financier qu'il n'a pas à assumer lui permet par ailleurs d'occuper des champs que l'édition papier a délaissés au profit d'une littérature plus rentable, comme si, là encore, le *best-seller* était gage de qualité littéraire.

UN NOUVEL ESPACE LITTÉRAIRE

On oublie que l'édition numérique n'appelle pas seulement le passage d'une bibliothèque de papier à son double virtuel; elle offre déjà un autre lieu, un nouveau terrain de jeu pour la littérature, par un caractère d'hybridité, de supra-intertextualité, de jeux. Il suffit d'aller voir ailleurs que dans les journaux. À ce sujet, Bertrand Gervais (directeur de *Figura*, le Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire), en entrevue avec *Entre les lignes* (« Culture en déplacement », *Entre les lignes*, hiver 2010, vol. 6, n° 2), indique que l'œuvre numérique permet d'échapper à la contrainte fondamentale du livre papier : la linéarité, et que la lecture passe d'une analyse du texte en tant qu'objet textuel ou littéraire à une analyse intertextuelle. Bruno Patino, de son côté, indique à ce sujet que « *le passage au numérique n'est pas la livraison sous forme numérique d'un produit préexistant. C'est l'invention d'une nouvelle expérience* » (*Rapport sur le livre numérique*, Bruno Patino (dir.), ministère de la Culture et de la Communication de la France, 2008). C'est une ouverture à l'hypertextualité, un élan en dehors des limites du papier.

Bien entendu, plusieurs des nouvelles maisons d'édition exclusivement numériques qui apparaissent sur le web trahissent un amateurisme qui pourrait rapidement miner l'enthousiasme naissant pour le livre « virtuel ». Pourtant, l'édition numérique pertinente et professionnelle existe bel et bien.

L'EXEMPLE DE PUBLIE.NET

La question de la « qualité » littéraire des publications d'une maison d'édition ne peut être que le reflet de la conception qu'en ont l'éditeur et les membres du comité de lecture. Connaître les gens qui œuvrent dans une maison d'édition, c'est déjà avoir un aperçu de la pertinence du travail qui y est fait. Lire un ouvrage qui provient de Publie.net, par exemple, c'est lire le travail d'un éditeur numérique qui a auparavant été directeur d'une collection au Seuil et qui est aussi un auteur consacré. C'est donc lire un ouvrage sélectionné et édité par quelqu'un ayant une connaissance de l'histoire de la littérature, de ses formes et du travail éditorial, ce que, par ailleurs, de nombreuses maisons d'édition numérique ne peuvent garantir, et encore moins le phénomène de l'auto-édition. Les nouvelles possibilités et les promesses de l'édition numérique sont en quelque sorte menacées par l'ombre de l'impertinence et de l'absence de talent : plane le spectre des maisons d'édition « loteries » où chacun tente sa chance sans

considération pour le travail éditorial sérieux ou pour une quelconque recherche de qualité littéraire.

Cela étant, pour François Bon, ce n'est pas l'auto-édition en soi qui pose un problème — « *Rimbaud (Une saison en enfer) et Isidore Ducasse (Les chants de Maldoror), puis Marcel Proust, se sont auto-publiés en finançant eux-mêmes l'impression de leur livre* », rappelle-t-il. Le problème est plutôt la masse nouvelle et constante des *e-books* qui aujourd'hui requiert un moyen de triage. Dans ce contexte, la maison d'édition a plus que jamais sa raison d'être. Devant une telle mer de pixels, il faut des instances éditoriales pour trier et orienter le choix des lecteurs, quand bien même, au final, il sera toujours de leur responsabilité de savoir qui publie quoi. Une publication chez Simon Éditions n'est pas du même ordre que chez Publie.net.

Cette remise en question de la *doxa* en jeu autour de la figure de l'auteur et du numérique se mêle ainsi à la bien connue noyade du milieu de l'édition sous des piles de livres qui restent sur les étagères. L'édition numérique se joint à l'entrée massive de publications dans les librairies à chaque rentrée littéraire et participe de ce fait à l'engloutissement du milieu, à sa saturation excessive qui trouve ses corollaires dans l'incapacité de la critique littéraire de produire suffisamment de comptes rendus et dans le nombre de livres qui s'accumulent de manière exponentielle partout. Publie-t-on trop de livres? La question mérite d'être posée, puisque même la faune de la blogosphère qui s'affaire à dresser le portrait des publications numériques est à l'heure actuelle incommensurable et insuffisamment balisée, selon Mauricio Segura. De plus, l'entrée en fonction de plus en plus active d'éditeurs numériques légitime la réflexion puisque le risque financier des éditeurs traditionnels limite leur nombre de publications. En théorie, un éditeur numérique n'a pas à freiner ses ardeurs et peut publier autant de titres qu'il est humainement possible de le faire. Encore faut-il que ceux-ci soient achetés pour qu'il survive; trop publier n'est pas nécessairement rentable... Il y a un seuil de saturation du marché du livre, même à Noël.

En somme, parallèlement à l'édition traditionnelle, l'édition numérique permet de redéfinir les bornes de l'objet « texte » et d'investir un nouvel espace ouvert à la création numérique, à l'échange, aux échos, etc. De même, confrontée à son passage au numérique, l'édition traditionnelle semble en voie de redécouvrir certaines des caractéristiques propres à l'objet livre et qui justifient en quelque sorte l'imprimé : *House of Leaves* de Mark Z Danielewsky et *Tree of Codes* de Jonathan Safran Foer en sont de parfaits exemples. Une typographie désordonnée qui demande de tourner le livre pour le lire et un découpage oulipien à l'image de la poésie combinatoire de Queneau et de son *Cent mille milliards de poèmes* témoignent ici clairement des spécificités génériques du papier. ⊥